



HAL
open science

Kaffeehausjuden : Les Juifs de Lemberg/ Lwów et la culture des cafés

Delphine Bechtel

► **To cite this version:**

Delphine Bechtel. Kaffeehausjuden : Les Juifs de Lemberg/ Lwów et la culture des cafés. *Germanica*, 2020, 67, pp.85-100. 10.4000/germanica.9441 . hal-03982435

HAL Id: hal-03982435

<https://hal.science/hal-03982435>

Submitted on 23 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Entre deux mondes
Marges, passage et
modernité dans la culture
yiddish au XX^e siècle

67/2020

Sommaire



DOSSIER

- 7 Avant-propos
Marie Schumacher-Brunhes
- 13 Espaces des marges et dissidence religieuse
dans la société ashkénaze
Jean Baumgarten
- 33 Tłomackie 13 : mythes et réalités de l'Union des Écrivains
et des Journalistes juifs à Varsovie
Arnaud Bikard
- 49 Prière et crime dans la Pologne de l'entre-deux-guerres :
l'agenda musical 1924 du chantre Elias Zaludkovsky
Jeremiah Lockwood
- 69 Les tiers-espaces dans *La Vie conjugale* de David Vogel
Michèle Tauber
- 85 *Kaffeehausjuden* : Les Juifs de Lemberg/ Lwów
et la culture des cafés
Delphine Bechtel
- 101 Dozia – Debora – Dvoyre V(F)ogel : D'une avant-garde à l'autre
Marie Schumacher-Brunhes
- 109 Dvoyre Fogel : Poèmes
traduits du yiddish par Batia Baum
- 133 D'Anvers à Londres. Les villes modernes comme « tiers espaces »
d'une assimilation babylonienne chez Esther Kreitman
dans *Brilyantn*
Cécile Rousselet

- 147 Le rêve d'un lieu idéal chez Yitskhok Bashevis Singer :
les lieux publics comme espace de négociation diasporique
Valentina Fedchenko
- 167 Au royaume des arbres. La forêt, tiers-espace dans la poésie
yiddish de Rachel Korn
Chantal Ringuet
- 183 „Berlin Transit“ – Wie *Halb-Asien* dem ‚Westen‘ begegnete
Astrid Starck-Adler
- 193 „Galizien grenzt an Berlin“ – Jiddische Übersetzungen
deutschsprachiger Klassiker als ein Ausdruck selbstbewusster
Jiddischkeit
Elke-Vera Kotowski

Actualité littéraire

- 209 Deniz Ohde : *Streulicht* (Berlin, Suhrkamp, 2020)
Martine Benoit

(Re)lectures

- 213 Comme une clarté sur le mur, malgré tout.
Relecture de la correspondance de Nelly Sachs et Paul Celan
Andrée Lerousseau

223 Comptes rendus de lecture

233 Résumés

KAFFEEHAUSJUDEN : LES JUIFS DE LEMBERG/ LWÓW ET LA CULTURE DES CAFÉS

Delphine Bechtel
(Sorbonne Université et CIRCE-Eur'ORBEM)

85

Lemberg faisait partie de ces villes habsbourgeoises où la *Wiener Kaffeehauskultur* (inscrite à l'inventaire national du patrimoine culturel immatériel autrichien en 2011) était une institution. En 1911, elle comptait 46 cafés, sans parler des pâtisseries, restaurants, auberges et tavernes... Observant Lemberg en 1910, l'historien galicien Franciszek Jaworski constatait : « Dans la pénombre des cafés vivent des groupes entiers de gens, formant une société caractéristique et particulière, avide de l'agitation nerveuse et de souffle européen, se délectant des colonnes de papier imprimé, insatiable des potins de la grande ville, et surtout de vie pétillante, d'ondes de lumière vibrante, d'arabesques de fumée, au milieu des appels hélant les serveurs¹. »

Dans la Lemberg autrichienne, puis la Lwów polonaise de l'entre-deux-guerres, les Juifs constituaient un bon tiers de la population, et après les Polonais, le second groupe ethnique et religieux de la ville, loin devant les Ukrainiens. Comment ce modèle autrichien a-t-il fonctionné aux confins de l'Empire et quel rôle y ont joué les Juifs, en tant que tenanciers, clients et usagers ? Peut-on dire, avec Bogusław Bakuła, que les cafés dans cette ville multiculturelle formaient une « communauté carnavalesque », dans laquelle les différences politiques, religieuses et sociales s'estompaient et se fondaient ? Que les Polonais, les Ukrainiens, les Juifs, priaient cha-

1. — Franciszek Jaworski, « Lwów stary i wczorajszy », *Kurjer Lwowski*, Lwów, 1910, cité ici d'après la revue *Ji, Genius loci : Leopoldis, Lviv, Lemberg, Lwów*, n° 29, 2003. Toutes les traductions sont de l'auteur, le lecteur pourra se reporter aux textes originaux en polonais, yiddish, hébreu, allemand ou anglais selon les sources.

cun dans un temple différent, mais se retrouvaient ensemble au café² ? Ou bien faut-il y voir avec Shachar Pinsker, un « tiers-espace » associé à l'urbanité et la modernité, dont les Juifs se sont volontiers emparés, comme l'un des rares lieux où ils pouvaient pénétrer les cercles sociaux non-juifs, donc un creuset essentiel au processus d'acculturation³ ?

Il semble que ces établissements se différenciaient singulièrement par les strates sociales et culturelles qui les fréquentaient. Ils formaient une constellation d'endroits hétéroclites et mouvants, tout autant que leur clientèle cosmopolite. On constate que la plupart de ces cafés remplissaient des fonctions multiples, proposant aussi des repas, certains offrant à leur clientèle des concerts ou se transformant en lieux de spectacle en soirée. On tentera une typologie de ces lieux mixtes fréquentés par des Juifs et des non-Juifs, puis de ceux où se réunissent plus particulièrement des cercles professionnels juifs et/ou yiddish, en particulier les écrivains. On cherchera à comprendre leur fonction dans la vie sociale et intellectuelle des Juifs de Lemberg, tout en précisant en quoi ils se situaient au carrefour de la consommation, de la sociabilité et de la culture du loisir.

De la Lemberg habsbourgeoise à la Lwów polonaise à travers ses cafés multiculturels

Lemberg était une ville où l'art de vivre se déclinait selon de nombreuses traditions culinaires, *delicatessen* et spécialités de boissons alcoolisées. Les importateurs de vin venant d'Italie, de Hongrie, de Dalmatie et de Moldavie, aux noms exotiques comme Didolić et Prpić sur le vieux marché, ou Swystun et Perontoni dans les faubourgs, jouissaient d'une renommée proverbiale. Il y avait de nombreux distillateurs de schnaps et d'eau-de-vie, tandis que des maisons confectionnaient aussi des liqueurs locales, comme la fameuse liqueur de rose de Lemberg, ou la liqueur à la crème de lait, dont le restaurant juif Atlas avait le secret. Dans les confins austro-hongrois, dans la branche de la distillerie et la brasserie, beaucoup d'entrepreneurs étaient juifs, comme les fabricants de vodka Baczewski (Baczeles), Kronik (deux maisons fondées en 1782), Siegel, Lubliner, qui établirent leurs fabriques dans le faubourg de Znesienie. Dans les bourgades de Galicie, les auberges et débits de boisson étaient traditionnellement tenus par des Juifs. À Lemberg, comme à Varsovie ou dans d'autres villes polonaises, un bon nombre de propriétaires de

2. — Bogusław Bakula, « Bühne, Karneval und Revolution », in : Hermann Simon, Irene Stratenwerth, Ronald Hinrichs (dir.), *Lemberg: Eine Reise nach Europa*, Berlin, Ch. Links, 2007, p. 165-166.

3. — Shachar M. Pinsker, *A Rich Brew: How Cafés Created Modern Jewish Culture*, New York, NYUP, 2018, p. 7-9.

cafés, de confiseries et de pâtisseries étaient plutôt des Allemands ou des Autrichiens : ainsi les Wolff, Sieber, Hexel, Schneider furent-ils les pionniers de la vie des cafés de la ville⁴. Ils côtoyaient des restaurants *cacher* servant la clientèle juive orthodoxe, comme H. Fried au 14 de la rue Sobieski, ou D. Dorfman, en face du théâtre, dans la rue des Légions⁵.

Les cafés les plus en vue se situaient sur la large promenade menant au théâtre et aux alentours immédiats. Ainsi le célèbre Café de Vienne, fondé en 1829 par les Sieber sur la rue Hetmańska, était-il fréquenté par les élites : le monde politique et militaire, le barreau et la finance, l'université et le théâtre. Les cafés populaires étaient le Café Monopol sur la place Ste Marie (plac Mariacki), le Café de l'Europe (Kawiarnia Europejska, rue Jagiellońska), le Café Central (Centralna, Place des Bernardins), le Café Américain, le Grand, l'Imperial, le Café de la Paix, le City, l'Esplanade, le Corso, tous sur la rue des Légions (ul. Legionów), le Royal sur la rue Hetmańska et enfin le Café Ecossois (Szkocka) place de l'Académie (plac Akademicki). Tous ces noms indiquent la tendance résolument européenne de ces lieux dédiés à la dégustation de l'épais breuvage noir, à la lecture des journaux, aux conversations amicales et professionnelles, mais aussi aux loisirs comme les jeux de cartes ou d'échecs.

Chacun de ces cafés avait son style, son atmosphère, ses traditions. Les témoins de l'époque se plaisent à détailler les types de cafés, cafés de solitaires fréquentés principalement par des lecteurs de journaux aux façons érémitiques absorbés dans leur quotidien favori, cafés lieux de rencontres, ou cafés dits corporatifs, où se rassemblaient les membres d'une branche professionnelle : cela allait des négociants aux écrivains et aux artistes, et des pauvres des bas-fonds aux professeurs d'université, déclinés selon chacune des cultures représentées dans la ville⁶.

Selon le journaliste juif polonais Józef Mayen, la prospérité des établissements à proximité de la promenade de la rue Hetmańska, malgré toutes leurs différences, dépendait en bonne partie d'une seule source vitale : « l'énergie marchande » qui battait près de la statue du roi Sobieski. « La bourse juive y bouillonnait, puis des négociants, des intermédiaires, des courtiers se dispersaient dans les *Kneipen*, et convergeaient à nouveau. » La clientèle de chacun était bien différenciée selon le statut social, la fortune et même l'habitue et l'accoutrement des commerçants : « Il était

4. — Johann Georg Kohl, *Reisen im Innerem von Russland und Polen*, t. 3, Dresden, Arnold, 1841, p. 105-106, en ligne sur Google Books, consulté le 30/09/2020.

5. — Voir les encarts publicitaires dans le quotidien juif *Chwila*, 15.05.1925 et 06.09.1927.

6. — Marian Tyrowicz, *Wspomnienia o życiu kulturalnym i obyczajowym Lwowa 1918-1939*, Wrocław, Ossolineum, 1991, p. 184-194 ; Yuryj Vynnychuk, *Knajpy L'vova*, 3^e éd., L'viv, Piramida, 2005, p. 14-17.

rare qu'un modeste marchand du Grand, revêtu de son caftan noir, ose apparaître à l'autre bout de l'avenue dans l'élégant Café de la Paix, où il aurait bien pu ne pas être admis. Évidemment, le Café de la Paix ne cherchait pas du tout à reprendre la clientèle du Grand, tout comme le Grand ne rêvait pas de recevoir le public raffiné du Café de la Paix⁷ ». Ce très chic Café de la Paix était aussi fréquenté par les avocats et médecins juifs, ce qui lui valait le surnom de « Café de la *pejs*⁸ ». Une étude des cafés se conjugue donc avec une subtile étude socioculturelle des milieux juifs et non-juifs de la ville et de leurs interactions.

Un vrai café dans la tradition viennoise se devait aussi de reproduire tout un cérémonial, car il répondait à un standing bien défini. Selon les souvenirs de l'écrivain juif polonais Józef Wittlin (1896-1976), ils obéissaient à un rituel strict : « À Lemberg prévalaient les cafés de style viennois, où trois verres d'eau froide étaient servis avec une petite tasse de café, des établissements avec des caissières plus ou moins séduisantes derrière le comptoir, qui distribuaient aux serveurs des contremarques, des petites cuillères et du sucre. » Wittlin décrit toutes les nuances ethniques et sociales des employés et des clients de ces cafés : « Les serveurs, appelés "Ober" s'ils encaissaient, étaient recrutés le plus souvent parmi les colonistes allemands, et s'appelaient Bechtloff ou sinon Bisanz. À tout moment de la journée, on pouvait pénétrer dans l'un des grands cafés et s'écrier : "Monsieur Bisanz !", et assurément, un bonhomme trapu en smoking se manifestait et répondait respectueusement : "À votre service, M. le Conseiller (Comte, Propriétaire, Professeur, Docteur)". "Monsieur Bisanz ! L'addition !", "Garçon ! Un mélange (café au lait) !", "Monsieur Bechtloff ! Un cappuccino !" – tels sont les échos des temps engloutis⁹. »

Mais ces établissements ne servaient pas que du café, beaucoup proposaient un menu de midi et du soir. L'un des établissements les plus iconiques de Lemberg était le café-auberge de Naftuła Töpfer, « Aux trois couronnes » ou plus populairement « Chez Naftuła », situé rue Trybunalska, une ruelle grouillant de marchands juifs de la vieille ville, proche de la Place du marché, et qui attirait un public aussi varié qu'une foire : étudiants, bourgeois, habitants des faubourgs, provinciaux de toutes origines et confessions. Le fameux Naftuła, un Juif bon vivant, mélomane qui composait des vers à ses heures, accueillait tout autant les Polonais, les Juifs et les Ukrainiens. Son fils Michał transforma le restaurant en

7. — Józef Mayen, « Gawędy o lwowskich kawiarniach », *Chwila*, 18 juin-4 juillet 1934, en ligne <http://www.lwow.com.pl/rocznik/kawiarnie.html>, consulté le 30/09/2020.

8. — Les papillotes des Juifs hassidiques sont nommées *peyes* en yiddish, *pejsy* en polonais.

9. — Józef Wittlin, *Mój Lwów*, Warszawa, Czytelnik, 1991, chap. IV ; trad. all., *Mein Lemberg*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1994, ici p. 63.

lieu de rencontre de toute la bohème de Lemberg, artistes, musiciens, poètes... Un vers humoristique multilingue connu dans toute la ville traduisait l'ambiance du lieu : « Man kann singen, spielen, tanzen, aber *nigdy* mit *Zasrancen*¹⁰ ».

Le café-restaurant Atlas, situé non loin sur la place du marché, avait opté pour une stratégie similaire. Edmund Tarlerski, appelé affectueusement Pan Edzio (Monsieur Edzio) par les clients, gendre de Maurycy Leib Atlasz fondateur du lieu, fier d'être à la fois Juif et Polonais, Lwowien et *batiar*¹¹, y réunissait toute la bohème de la ville : les écrivains Jan Kasproicz et Tadeusz Boy-Żeleński, les peintres Leon Chwistek, Kazimierz Sichulski, Fryderyk Kleinman, même Bruno Schulz y fit des apparitions. Les clients, de toutes origines et croyances, y avaient le choix entre cinq salles, les artistes pouvaient compter sur un menu bon marché à seulement 60 *grosz* comprenant du *bigos* arrosé d'une petite bière¹². Les murs de l'Atlas étaient griffonnés de vers, citations, dessins et caricatures dus à la libre créativité des clients. Ces légendaires tenanciers d'origine juive, largement polonisés, réussirent, en créant ces lieux qui alliaient gastronomie et convivialité, qui panachaient les cultures et les hommes, à attirer les milieux les plus hétérogènes et à contribuer au mixage social et ethnique de la ville.

Beaucoup de contemporains notent que le café était le lieu du multilinguisme par excellence, que ce soit dans les menus bigarrés où des plats de toutes les cultures locales cohabitaient avec bonheur, ou carrément dans la manière de s'exprimer pour commander les plats. Le grand mathématicien juif polonais Stanisław Ulam (1909-1984) cite pour exemple la phrase macaronique mêlant polonais, dialecte, allemand, autrichien et français d'un étudiant passant sa commande au café-restaurant Renaissance : « *Kolego, pozaluite mnia a stückeke von diesem faschierten Poisson*¹³. » Et le poisson se déclinaient, dans ce même restaurant Renaissance, en « poisson à la juive et poisson à l'aryenne », comme s'en souvient Wittlin à propos

10. — « On peut chanter, jouer, danser, mais *jamais* avec des *cons* », phrase macaronique moitié en allemand, moitié en polonais, cité par Y. Vynnychuk, *op. cit.*, p. 96. Voir aussi Jerzy Habela, Zofia Kurzowa, *Lwowskie piosenki uliczne, kabaretowe i okolicznościowe*, Kraków, Polskie Wyd. Muzyczne, 1989.

11. — Un *batiar* est un jeune Lwowien, entre gavroche et voyou local. Cf. les souvenirs d'Andrzej Chciuk, « Na zgon Edzia Atlasa », *Tygodnik Polski* (Australie), 4 août 1974, reproduit dans *Kurier galicyjski*, n° 13 (329), juillet 2019.

12. — Y. Vynnychuk, *op. cit.*, p. 46-52. Le *bigos* est un plat polonais à base de choucroute et de viandes.

13. — « Cher collègue, donnez-moi s'il vous plait un morceau de ce poisson farci », cité par Ronald Hinrichs, « Ein akademisches Zentrum von Weltrang », in : H. Simon *et al.* (dir.), *Lemberg : eine Reise nach Europa*, *op. cit.*, p. 131.

d'un repas mémorable¹⁴. En témoignent aussi les multiples couplets plurilingues à la gloire des divers restaurants et leur gastronomie.

Après l'écroulement de l'Empire bicéphale et l'indépendance de la Pologne, la culture des cafés, celle de la restauration changent assez drastiquement. Sous l'effet de l'attribution de la Galicie à la Pologne, le modèle du café viennois cède progressivement le pas à celui du café varsovien. L'habitude viennoise de déjeuner tôt se trouve concurrencée par la tradition polonaise du repas en milieu d'après-midi. Les cafés-restaurants continuèrent à servir le premier service à midi tapantes, puis un deuxième service à l'heure de l'*obiad* polonais, vers 16 heures. Beaucoup de cafés d'avant-guerre fermèrent ou subirent des rénovations, perdant leur luxe d'antan. Le conflit polono-ukrainien et le pogrome qui ravagèrent Lwów en 1918-1919, la morosité d'après-guerre, l'inflation et la crise économique de 1923 frappèrent durement la restauration et par extension, les cafés et les bars. Le prix d'une tasse de café atteignit 260 marks, en juin 600 marks, et en août 55 000 marks¹⁵. Pour économiser, le pouvoir leur imposa une fermeture précoce, puis pour lutter contre l'alcoolisme, une semaine de la sobriété qui laissa des souvenirs traumatisés dans les mémoires. Avec la crise, de nombreux cafés firent faillite, acculés par les coûts des loyers, frais d'électricité, de chauffage, les abonnements aux journaux en diverses langues, les salaires du personnel, des musiciens, et de surcroît une taxe sur les consommations de nuit. En 1934, il n'en restait plus que seize¹⁶. En conséquence, les cafés durent baisser leurs prix, redoubler d'ingéniosité et se renouveler avec toujours de nouvelles attractions.

L'intelligentsia cosmopolite se regroupe dans les cafés restants, comme le Café Écossais, situé près de l'ancienne université, place de l'Académie. On y trouvait le public le plus hétérogène de Lwów : « des professeurs d'université, des amoureux, des intrigants, des lecteurs de journaux solitaires, des bibliophiles, des joueurs de billard, des intellectuels juifs, et des étudiants de la résidence voisine, tous les corps et milieux, classes et races, religions et préférences vivaient ici en harmonie, non pas les uns avec les autres, mais les uns à côté des autres¹⁷ », écrit Józef Mayen. C'était le point de rencontre des philosophes et aussi de l'École mathématique de Lwów, fondée par le mathématicien juif Hugo Steinhaus, et qui comprenait des chercheurs polonais (Stefan Banach, Stanisław Mazur) et polono-juifs (Stanisław Ulam, Józef Schreier, Mark Kac). Spécialistes des

14. — J. Wittlin, *Mój Lwów*, *op. cit.* ; trad. all., *Mein Lemberg*, *op. cit.*, p. 65.
 15. — Y. Vynnychuk, *op. cit.*, p. 29-30.
 16. — J. Mayen, *op. cit.*
 17. — *Ibid.*, chapitre « Szkoczka ».

fonctions linéaires, ils avaient l'habitude d'écrire leurs équations sur une serviette en papier ou sur les tables en marbre, demeurant parfois jusqu'à 17 heures d'affilée pour résoudre un problème ardu. Un jour Banach apporta un grand registre, que n'importe qui pouvait demander à la caisse pour y jeter des conjectures mathématiques. Le « registre écossais », qui contient 193 problèmes fut sauvé et publié après-guerre aux États-Unis par Stanislaw Ulam, qui devint là-bas le père de la bombe H américaine¹⁸. Mais c'est surtout cette forme inédite de *brain storming* et d'émulation scientifique collective réunissant mathématiciens de toutes origines dans le cadre du café qui a marqué cette génération, une créativité mise en commun dont ils furent nostalgiques après leur dispersion.

Des *Kneipen* aux grands cafés et cabarets juifs : consommation et identité galicienne

Les bars et cafés fréquentés plus particulièrement par une clientèle juive se déclinaient eux aussi selon une gamme sociale allant de bas en haut. Nombreuses étaient les petites gargotes qui, outre servir des repas bon marché, proposaient aussi un programme musical avec des chanteurs et des musiciens. L'écrivain yiddish Meylekh Ravitsh (Rawicz) se souvient : « au milieu des ruelles pauvres de Lemberg, il y avait une sorte de bar-restaurant dont je ne me rappelle pas le nom. Ce restaurant avait un jardin avec des petites tables, et même un genre de scène, aussi grande et aussi robuste qu'une *soukkah* – et là, Leyzer Roznshteyn chantait ses chansons chaque nuit d'été, du moins s'il ne pleuvait pas¹⁹. » Il faut rappeler que les origines du légendaire théâtre yiddish de Lemberg reposaient justement dans ces petits cafés avec jardin où quelques planches suffisaient pour ériger une scène provisoire où se produisirent les premiers acteurs et artistes yiddish. Les prolétaires juifs fréquentaient de petits restaurants *milkhik*, appelés *milkh-hale* ou *mletsharnye* (*mlecarnia* en polonais), ne servant pas de viande mais uniquement des mets lactés, situés dans le dédale des ruelles du quartier juif²⁰. Selon les mémoires de l'écrivain et homme de théâtre yiddish

18. — Ronald Hinrichs, « Ein akademisches Zentrum von Weltrang », *op. cit.*, p. 128.

19. — Meylekh Ravitsh, « Leyzer-Leon Roznshteyn », *Mayn leksikon*, Montreal, A komitet in Montreal, 1945, p. 273. *Soukkah* : cabane peu solide et provisoire, utilisée lors de *Soukkot*, la Fête des cabanes pour symboliser les tentes dans lesquelles les Juifs habitèrent lors de leur errance dans le désert du Sinaï.

20. — M. Ravitsh, « Nosn Buksboym », *Mayn leksikon*, *op. cit.*, p. 154. Le respect des règles culinaires juives implique la séparation des mets lactés et carnés, d'où la présence de nombreux petits restaurants végétariens lactés appelés *bar mlecny* (bar lacté) qui subsistent jusqu'à aujourd'hui sans que les clients sachent qu'ils étaient à l'origine des restaurants juifs.

pour l'exercice mental que les Juifs qui s'entraînaient jadis aux subtilités du Talmud, jouent désormais aux « nobles *derdel*, *klaber* et tarot²⁴ ».

Les cafés fréquentés par les Juifs étaient proches géographiquement du théâtre yiddish Gimpel, et certains de ses artistes s'y produisaient. Se développa alors une culture du divertissement propre à la mentalité galicienne, faite de joie de vivre et de légèreté. L'écrivain yiddish new-yorkais Yankev Gordin (1853-1909), en visite à Lemberg, s'étonnait en 1910 : « Les cafés sont pleins de monde. Ils jouent aux cartes, ils jouent au billard... Dans chaque café joue un orchestre de filles juives ». Les chansons d'opérette du théâtre yiddish sont reprises dans tous les cafés. S'étendant sur la douceur de vivre à Lemberg, Gordin estime qu'on y vit bien même sans beaucoup d'argent : « Fumez une bonne cigarette – deux pour un *kreuzer* ou un cigare de Trabuco... Asseyez-vous tous les jours dans un bon café, jouez au *pinokel* ou à un autre jeu²⁵ ». La sociabilité dans les cafés répond à un impératif économique et à une réalité socio-culturelle : la moitié des appartements n'avaient pas l'électricité ni le tout à l'égout et le café servait tout à la fois de salon, de salle à manger, de salle de réception, de lecture et de bureau.

Après la journée au café, selon Gordin, le Juif lembergeois typique se rend le soir, avec femme et enfants, « dans un music-hall (*muzik-halle*) bon marché, pour écouter des chansons pleines de grivoiseries (*nibl-pe*), mange des petites pommes de terre fraîches avec du beurre et du fromage, boit un bon verre d'hydromel ou encore une bière *goy*, entend un mot d'esprit ou raconte une anecdote, parle des choses de Dieu, ou des intérêts de sa communauté religieuse, ou d'une interprétation du Talmud, ou d'une nouvelle dans un journal, ou d'un Saint rabbi, ou d'une belle fille, – le tout avec la même idée de plaisir et avec la même inébranlable sérénité. Ses enfants, qui l'accompagnent au music-hall, mangent aussi des pommes de terre au fromage et entendent aussi les blagues vaseuses et impudiques de la scène²⁶. » Le phénomène qui étonne Gordin ici, c'est cette sécularisation des Juifs lembergeois, chez qui le judaïsme est certes présent, au sens culturel et même religieux, mais à égalité avec des références et pratiques profanes voire licencieuses, partagées par tous les habitants de la ville.

Cela va plus loin encore : à Lemberg, la fréquentation de la synagogue côtoie celle du théâtre et des cafés, quand elle n'a pas été remplacée par

24. — Il s'agit des jeux de cartes pratiqués par les Juifs : le *derdel* ou *maryjasz żydowski* (mariage juif, appelé aussi *Därdel* en allemand), le *klaber* (dérivé du *Klaberjass*) et le tarot.

25. — Yankev Gordin, *Ale shriftn*, vol. 3, New York, Hebrew Publishing Company, 1910, p. 54, 57.

26. — *Ibid.*, p. 57. Le *pinokel*, jeu de cartes joué particulièrement par les Juifs, est proche de la bézigue française.

celle-ci. C'est ainsi que Gordin est surpris de voir dans les cafés des Juifs à l'habitus orthodoxe qui profanent ouvertement le jour du repos : « un Juif, rasé, portant un *shtrayml* chabbatique, un hassid aux longues papillotes, s'assoit dans un café et fait de l'œil aux belles musiciennes... On m'a montré des Juifs hassidiques attablés en plein *chabbat* dans un café, en train d'abattre les cartes au *pinokel*, à tel point que la poussière vole. À côté d'eux gisent des montagnes de pièces de monnaie et ils jouent avec beaucoup de ferveur²⁷. » Si nous avons pu démontrer que le théâtre avait remplacé le Temple dans la haute culture des Juifs de Lemberg, nous constatons maintenant que cela se vérifie aussi pour la basse culture de la distraction et du passe-temps frivole²⁸. Cette culture du divertissement, de la vie nocturne, du spectacle agrémenté de boisson et de bonne chère remonte au tournant des XIX^e et XX^e siècles chez les Juifs de Lemberg. Elle est étroitement associée aux débuts du théâtre yiddish Gimpel et avant lui, aux cafés de plein air avec spectacle improvisés par les Broder Singer. Il existait une véritable culture de la légèreté, une distanciation de la pratique religieuse, et une authentique recherche du plaisir, de l'amusement, du jeu, caractéristique de la mentalité des Juifs *galitsyaner*, que l'on oppose traditionnellement aux Juifs *litvaks* ou lituaniens, beaucoup plus stricts.

Des cafés littéraires yiddish à l'invention d'une culture du divertissement

Toujours à l'époque autrichienne, le café Abazzia, sur la Karl-Ludwig-Straße (Ul. Legionów) face au grand théâtre polonais, faisait office de café littéraire des yiddishisants. Il était nommé d'après la ville d'Abazzia, lieu de villégiature mondain sur l'Adriatique, aujourd'hui Opatija en Croatie. À la table principale, devant la fenêtre donnant sur la rue, trônait le poète Gershon Bader (1868-1953), qui avait co-fondé le quotidien yiddish *Lemberger Togblat* en 1904. Il y tenait sa « table », comme un rabbi rassemblait ses fidèles. L'écrivain Meylekh Ravitsh se souvient : « Il y avait là des beautés au décolleté profond, des actrices juives qui séduisaient des foules au théâtre yiddish de Gimpel », des acteurs qui avaient débuté leur carrière au théâtre de Goldfaden en Roumanie avant

27. — Y. Gordin, *ibid.*, p. 189.

28. — Le jour du *chabbat*, il est interdit de toucher à l'argent. Les Juifs religieux ont aussi l'interdiction de se raser la barbe, tandis que le *shtrayml* est un chapeau de fourrure porté par les hassidim, ou Juifs pieux. Sur le théâtre yiddish, voir Delphine Bechtel, « Le théâtre yiddish Gimpel de Lemberg : une odyssée oubliée », *YOD : revue des études hébraïques et juives*, n° 16, Paris, Langues O', 2011, p. 83-98, et « Between the Bank and the Theatre : Retrieving the Social and Cultural History of Two Landmarks of Pre-World War I Jewish Lemberg », *Przegląd Humanistyczny*, n° 4, 2015, p. 105-121.

de venir à Lemberg, « des étudiants de yeshiva (*talmidei-khakhomim*) avec leur longue barbe, qui étaient venus taper la discussion savante avec Reb Gershon Bader », et puis des « oisifs » (*batlonim*), « dont la mission était de lire des journaux toute la journée jusqu'à trois heures du matin²⁹ ». Le mentor du groupe, Bader, devait avoir quarante ans, et le plus renommé parmi eux, l'écrivain hébraïque Shofman (1880-1972), la trentaine, mais ils savaient encourager les jeunes talents, parmi lesquels figuraient le prosateur A. M. Fuks (1890-1974), les poètes néo-romantiques Dovid Kenigsberg (1891-1942) et Shmuel-Yakov Imber (1889-1942)³⁰. Ravitsh, à l'époque jeune employé à la banque Sokal et Lilien, où il devait travailler même le dimanche matin, et aspirant poète, se souvient : « Mon plus grand idéal était de ne rien faire... siroter un café chaud, mordre dans un croissant qui au café Abazzia s'appelait *Kipferl* et regarder par la grande fenêtre, juste comme ça...³¹ » Le café Abazzia proposait également des divertissements musicaux. Le chanteur et musicien Khone Wolfsthal (1851-1924), qui possédait un groupe musical ambulant se produisant dans les mariages et les cafés, y avait son poste permanent. Hélas, le café fut complètement détruit lors du pogrome de Lwów en novembre 1918, le privant de son gagne-pain.

Après la guerre, le lieu de rendez-vous de l'intelligentsia juive se déplaça au Café de Varsovie (*Kawiarnia Warszawa*, place Smolski). Ce café était toujours plein, on y trouvait des avocats, des marchands, des universitaires, des sionistes, des humoristes juifs, qui s'y regroupaient tranquillement autour de petites tables. Il devait son succès en grande partie à son propriétaire, le fameux Franciszek (Franz, Franio) Moszkowicz. Lui qui venait d'un milieu juif pauvre et avait débuté comme garçon à tout faire dans un café, était devenu « le roi des cafés de Lwów », rénovant un établissement après l'autre et y attirant tout le gratin de la ville. C'est lui qui avait fondé en 1910 le légendaire café-théâtre de vaudeville Casino de Paris, et allait plus tard, en 1931, créer le célèbre café-restaurant-dancing Adria à Varsovie. Pour séduire le public du Café de Varsovie, il eut l'idée de combiner café, restaurant et spectacles de haut niveau : il invita deux ensembles philharmoniques et des artistes de cabaret reconnus. Ses aménagements novateurs firent grand bruit et attirèrent toute la classe moyenne et l'intelligentsia juive. Une scène dissimulée durant la journée

29. — M. Ravitsh, « Gershon Bader », *Mayn leksikon*, op. cit., p. 48-49. Ravitsh emploie tout au long de sa description le vocabulaire du Rabbi et de ses fidèles pour parler de Bader et de ses admirateurs.

30. — M. Ravitsh, *Dos mayse-bukh fun mayn lebn*, t. 2 : 1908-1921, Buenos Aires, Tsentral-Farband, 1964, p. 117.

31. — M. Ravitsh, *ibid.*, p. 116.

par une cloison amovible s'ouvrait la nuit pour révéler un orchestre de salon. Au bout d'une heure, « le chef d'orchestre, les musiciens, le piano, le jazz opèrent un virage à 180 degrés – cette fois vers le bar. L'avant devient l'arrière, l'arrière devient l'avant, l'orchestre de salon devient un orchestre de jazz, le concert devient musique dansante, le bar se transforme en dancing, le café en restaurant³² ».

Cette évolution s'étendit à beaucoup de cafés de Lemberg à l'époque polonaise, ceux qui survécurent à la crise y réussirent en multipliant les fonctions du café, qui devient temple du divertissement. L'austère Café du Théâtre dont il était question plus haut, avec ses grappes de commerçants juifs sans le sou, s'efforça de retenir ses clients le soir : à 19h, un orchestre offrait un concert, tandis qu'à 22 heures débutait un programme de cabaret et de danses de salon, avec un groupe de jazz dirigé par Alfred Meller. Le distingué Café de la Paix fit sa promotion en ouvrant un dancing au bar, puis en étendant sa piste de danse et en complétant son orchestre symphonique par un orchestre de jazz.

Les autres cafés fréquentés principalement par une clientèle juive subirent les mêmes transformations. Le Café Renaissance (Renesans, Ul. 3-ego Maja), qui servait les trois repas, petit-déjeuner, déjeuner et dîner, des boissons locales et importées, avec un bar « français » et un orchestre symphonique sous la direction de Schwarzmanoff, se vantait d'être « le plus grand établissement de toute la Pologne ». Après une réfection totale, il fut ré-inauguré en 1927 sous le nom de Café du Louvre. En 1928, il annonce la venue de l'humoriste Lubicki, des enfants Paluli, prodiges du xylophone, des acrobates Düren et Robert, avec un programme de danses internationales, répété à 22h30 puis au bar après minuit. En juin 1928, le Louvre met à l'affiche Eddi et Theo, clowns satiriques virtuoses de l'accordéon, plusieurs numéros d'humoristes et de danses, dont le couple Kaniewski avec des danses russes³³.

Le café Varsovie attirait sa clientèle en organisant des soirées spéciales ou à thème, faisant venir des entraîneuses (*foredancers*, ou meneurs de dance) de Londres ou de Vienne³⁴. Il engageait de nombreux artistes provenant de toute la Pologne. Le programme changeait tous les mois (voir illustration). En juillet 1927, l'encart publicitaire publié dans le quotidien sioniste de Lwów *Chwila* mentionne le duo d'opérette yiddish chantant et dansant Podlubny, le comique grotesque Józef Winnicki, la

32. — J. Mayen, « Gawędy », *op. cit.*

33. — Publicité pour le Café Renaissance, *Chwila*, 04.09.1922, puis le Louvre, 17.05.1928 et 02.06.1928.

34. — Encart publicitaire, *Chwila*, 15.05.1927.

coupléttiste Jadwiga Koralewicz, les humoristes Eddi et Theo de Varsovie, un groupe de jazz dirigé par Markowiecki. Le dancing ouvrait à 20h30, le programme de divertissement commençait à 22h30, en hiver une demi-heure plus tôt. En septembre 1927, le Café Varsovie invitait le comique et mime Miecio Mirski et le chef de ballet Valery avec ses « huit girles » (tous deux venant de Stanisławów), le couple de danseurs Ivonette et Victor. Après le cabaret, un second programme est offert au bar, à partir de minuit, avec orchestre de jazz³⁵. En juin 1928, l'annonce mentionne les artistes « Sirenetta, la reine des soubrettes italiennes, la danseuse phénoménale Irena Juhasz, l'humoriste Edward Rej (venu de Varsovie), le prodige siffleur et imitateur d'animaux Manoli (venu de l'hôtel Savoy de Łódź)³⁶ ». Et en automne de la même année, viennent s'y adjoindre la danseuse tsigane Niura Ogoniok (de Varsovie), la chanteuse de vaudeville Rela Głowacka (de Stanisławów), la célèbre interprète Lusja Pragerowna, la danseuse Mara Białosówna, Ada Kolska pour les danses internationales, et enfin le maître de cérémonie, Józef Sławski³⁷. On l'a compris, on s'amusait à Lwów toute la nuit, car ces soirées qui se prolongeaient jusqu'à 2 ou 3 heures du matin étaient proposées même en semaine. Le dimanche, le spectacle commençait vers 17 heures avec des « danses familiales » : le but était de faire venir aussi les épouses. Les cafés se faisaient concurrence, cherchant à attirer des artistes de Varsovie, de Łódź ou de l'étranger en tournée. Mais ils produisirent aussi toute une génération de chanteurs et d'humoristes galiciens, qui tirèrent du dialecte local et de la gouaille des *batiars* une marque de fabrique renommée dans toute la Pologne.

Les spectacles de cabaret commencèrent en fait à Lemberg au début du siècle avec Ludwik Halski qui s'associa à des artistes juifs, puis vers 1909-1910 avec le « cercle littéraire et artistique » qui se produisait au théâtre Skarbek³⁸. Des compositeurs, paroliers et chanteurs juifs jouèrent un rôle majeur dans l'invention d'un style local unique, sur des mélodies populaires, des musiques de valse, puis de tango, blues, de foxtrot et de jazz. Des chansonniers juifs originaires de Lwów ont profondément marqué la chanson polonaise : Marian Hemar (Jan Marian Hescheles, 1901-1972) inventa des centaines de sketches pour la radio polonaise

35. — Encarts publicitaires, *Chwila*, 02.07 et 05.09.1927. Le nom et la ville d'origine de certains artistes ont pu être complétés ici d'après *Echo artystyczny : Organ polskiego związku artystów widowiskowych*, n° 2, juillet 1930, p. 9-12.

36. — Encart publicitaire, *Chwila*, 02.06.1928.

37. — Encarts publicitaires, *Chwila*, 02.10 et 02.11.1928.

38. — Anna Gordijewska, « Miasto skazane na kabaret », *Kurier galicyjski*, n° 1 (245), 15-28 janvier 2016, p. 12-13.

et plus de mille chansons, ancrant le dialecte lwowien dans la culture populaire. Emanuel Schlechter (1904-1943) débuta en chantant à Lwów dans les cafés Musa et Roma, accompagné du pianiste Julius Gabel, et poursuivit sa carrière en tant que compositeur de musique de films et scénariste. Il est l'auteur des deux chansons les plus connues sur Lwów, « Tylko we Lwowie » (Seulement à Lwów) et « My dwaj – oba cwaj » (Nous deux, tous les deux). Ces artistes médiateurs de ce folklore urbain unique, naviguaient entre la culture yiddish, la culture polonaise et la culture locale galicienne. Il faut rappeler que la Galicie était la province où le taux de polonisation des Juifs était le plus élevé : baignés dans une culture bilingue et hybride par ses références culturelles et musicales, les Juifs galiciens jouèrent un rôle pionnier dans la musique populaire et les genres mineurs, par définition plus ouverts aux minorités.

Le duo qui ravit le cœur de tous les Polonais était les humoristes Szczepko (Kazimierz Wajda) et Tońko (Henryk Vogelfänger), les troubadours de Lwów, le premier polonais, l'autre juif, interprétant le rôle de deux *batiars* s'exprimant avec des intonations chantantes en patois lwowien, parsemé de cocasses emprunts linguistiques. À partir de 1933, ils firent de l'émission de radio « La joyeuse onde de Lwów » (*Wesoła Lwowska Fala*) un véritable cabaret virtuel et l'érigèrent au rang de plus grand succès de la radio polonaise. Le duo Aprikosenkranz et Untenbaum (Mieczysław Monderer et Adolf Fleischer), commentateurs des actualités de Lwów dans le style du « *szmonces* » (humour juif), eurent un succès similaire, avec leur accent yiddish, leurs allusions à demi-mot et leurs clin d'œil au public³⁹. Leur art verbal, directement venu du théâtre yiddish en passant par les scènes de café, se hisse facilement dans cet ultime tiers-espace que constitue la radio, pour donner au folklore urbain de Lwów une notoriété nationale.

Les cafés de Lemberg/Lwów furent donc des lieux hybrides et multifonctionnels, au croisement entre culture du café viennois, gastronomie, consommation, éducation par la lecture, agrégateur social, salle de jeu, lieu de divertissement, d'apprentissage, scène de musique, de poésie, de danse et de spectacles. Au fur et à mesure, ces lieux surent s'adapter aux exigences de clients qui en avaient fait la plaque tournante de leur vie, tout à la fois espace de rencontres, de sociabilité, de travail et de récréation. De nombreux entrepreneurs juifs au confluent des cultures jouèrent un rôle

39. — Sur la présence des Juifs dans la chanson et le cabaret polonais, voir Knut Andreas Grimstad, « Transcending the East-West ? The Jewish Part in Polish Cabaret in the Interwar-Period », *Simon Dubnow Institute Yearbook* 7, 2008, p. 161-188; Mikołaj Gliński, « Polska piosenka pochodzenia żydowskiego », *Culture.pl*, 5 décembre 2014.

social de première importance, en tant que rassembleurs et médiateurs entre haute et basse culture, entre monde juif et non juif, entre univers professionnel et monde de l'art et du spectacle. Les cafés devinrent, à côté du théâtre et le dépassant, un lieu d'effervescence artistique et de bouillonnement culturel, rampe de lancement de nombreux artistes qui finirent à la radio et au cinéma. Hélas, la montée de l'antisémitisme avec l'apparition du ghetto des bancs à l'université et le boycott des établissements juifs, puis la Seconde Guerre mondiale et la conquête par l'Armée soviétique en 1939, puis nazie en 1941, eurent raison de ce microcosme multiculturel, avec sa joie de vivre, sa créativité, son mélange unique des cultures. Ses cafés disparurent, nationalisés puis réduits à de sombres cantines socialistes. Le renouveau récent a vu la réouverture de quelques établissements tournés principalement vers les touristes. La *Kaffeekultur* des Juifs des confins galiciens, totalement méconnue aujourd'hui, a disparu dans les oubliettes de l'histoire.



Encarts publicitaires parus en mai et septembre 1927 dans le quotidien sioniste *Chwila* annonçant le programme de divertissements offert par le café Varsovie. Source : collections numérisées Libraria.ua (Ukrainian online periodicals archive)

